

Anna Neizvestnova est une artiste Russe, diplômée de l'Université d'État des arts graphiques de Moscou en 2003. Elle base son travail artistique sur le rapport entre texte et image, à la fois en tant qu'objets individuels, mais aussi comment leur portée change lorsqu'ils sont assemblés. Le format de la poésie et du langage la questionnent, notamment sur l'intérêt de notre langage humain qui est complexe et chargé émotionnellement. Question médium, c'est le papier qui prime dans son travail : elle le plie, le sculpte, le tord pour en faire un vecteur de sa réflexion.

Dans ses projets plus récents, l'artiste explore le sujet de la vie en temps de dictature et comment les personnes vivent et réagissent sous celle-ci. La perception du monde change, la morale et les valeurs aussi. Elle appelle cette étude « l'anthropologie de la dictature », l'étude du genre humain dans un mode de vie contraignant, comme l'est celui sous une dictature.

L'exposition *Portrait de l'époque de la dictature* en est le bon exemple. Installée à la Bibliothèque Universitaire de Rennes 2, du 12 janvier au 13 mars, c'est un projet de recherche, mené par l'artiste, explorant la conscience et l'état émotionnel d'une personne ordinaire sous une dictature. Anna Neizvestnova a photographié et interviewé des personnes vivant en Russie, sous la pression de la dictature, et en a retiré une série de récits accompagnés de portraits de ces gens se cachant le visage pour un certain anonymat.

Le spectateur, lorsqu'il arrive dans l'exposition, découvre une rangée de grands portraits en couleurs sous lesquels sont accrochés des feuilles blanches, simples, avec un texte plus ou moins long. Les portraits sont accrochés à notre hauteur, on se retrouve face à face avec les personnes photographiées, mais on ne découvre pas grand-chose sur elles car elles cachent leurs visages avec leurs mains. On peut s'imaginer qui elles sont avec leurs vêtements ou la couleur de leurs cheveux, mais c'est à peu près tout. Même leur nom est absent, les rendant anonymes. Il faut se pencher un peu pour pouvoir en apprendre plus en lisant le texte en dessous. Le fait de baisser la tête devant ces portraits, peut donner l'impression d'un geste mimant à la fois de la compassion pour la personne et son histoire, mais aussi une forme de culpabilité, de ne pas vouloir voir les choses en face car elles sont trop dures à encaisser. Dès lors nous comprenons que ces portraits sont davantage des supports visuels pour illustrer un témoignage, qu'une photographie longuement réfléchie. Ils viennent créer une accroche pour nous amener vers le cœur du sujet, c'est-à-dire le rapport de ces gens avec la dictature. Le fait que les sujets soient anonymisés crée une ambivalence pour notre réception de l'information. A la fois on va l'attribuer à une personne, mais en même temps on ne sait pas vraiment à qui. Les propos deviennent presque interchangeables, comme si chaque texte aurait pu être placé aléatoirement sous n'importe quelle autre photographie. Qui parle ? On ne sait plus vraiment si c'est important. Au final, chacun.e vit en Russie, sous la dictature, et c'est ce qui les lie tous.tes.

La première approche de l'exposition peut quelque peu nous désorienter. Que vient-on voir ? Des photographies, des témoignages, ou les deux ? Pour notre part, ce sont les témoignages qui l'ont emporté.

Alors que penser de ces textes ? Ils sont prenantes, en sortant de l'exposition, on continue d'y penser. En même temps, comment ne pas être touchés par des récits aussi intimes ?

Les personnes témoignant sont certes anonymes, mais leur parole est profonde, elle exprime un rapport à la vie et à l'avenir marqué par la dictature. La capacité de se projeter dans le futur est forcément chamboulée par le régime politique dans lequel on vit, et la dictature est une réalité dont on ne se rend pas forcément compte. Ce qui est marquant, c'est de réaliser que même dans ces conditions extrêmes, la vie continue, les gens se raccrochent à leur travail, leur famille, leur foi, les mêmes choses qui peuvent aussi être des moteurs dans des gouvernements démocratiques. Il y a là quelque chose de troublant, de surprenant. Peut-être que nos vies ne sont étonnamment pas si différentes au jour le jour ? Évidemment, certaines questions nous paraissent plus lointaines, par exemple la peur de voir ses enfants partir à la guerre ou la question de la censure, et pourtant ce sont des sujets qui ne nous sont pas non plus si étrangers. Ils flottent dans le discours public, bien que nous n'en soyons pas au même point de radicalité.

En fin de compte, ces témoignages sont aussi une question de rapport au réel. Il y a l'image que l'on se fait de la dictature, au travers de documentaires, de romans post-apocalyptiques, d'œuvres d'art, et puis il y a ce que les gens qui la vivent en disent. Notre lecture des textes nous a offert une image plus concrète de ce qu'est la dictature. La parole de gens ordinaires, qui ne sont ni prisonniers politiques ni envoyés sur le front, rappelle que la dictature ne s'exprime pas que dans une violence destructrice à base d'assassinats, de surveillance constante et de violences physiques. C'est quelque chose qui vient modeler les esprits, impacter les perspectives et les choix de vie, changer son rapport à des grandes notions comme l'espoir, le courage, la volonté. Ça n'en est pas moins terrible, au contraire. C'est insidieux, ça affecte la vie en son cœur.

Voici un extrait de l'un des textes nous ayant particulièrement interpellés :

*« Pour être honnête, la guerre n'a pas vraiment affecté mon existence. Je veux dire que certaines valeurs idéologiques ont peut-être changé, je suis devenu un peu plus mature. En fait, lorsque la guerre a commencé, il m'est arrivé une chose étrange. J'ai réalisé que je pouvais faire n'importe quoi, parce que tout est tellement instable que vous ne pouvez pas être responsable de tout ce qui se passe autour de vous. Et d'une certaine manière, par rapport à moi-même, j'étais un peu libéré. »*

Il nous semble important de ne pas ignorer le lieu où est accrochée l'exposition, c'est-à-dire la bibliothèque universitaire de Rennes 2. Lorsque l'on sort de l'espace d'exposition, on arrive face à une fresque « Rennes 2 antifasciste ». Jusqu'à récemment, le bâtiment B était orné d'un immense message : « Vive la commune ». Les escaliers au couleurs du drapeau LGBTQIA+ sont également un lieu de combat, régulièrement repeints par des groupuscules d'extrême droite puis restaurés par l'Union Pirate. Avant tout une

université, Rennes 2 n'en reste pas moins un espace de militantisme et d'expression politique. Les mardis de l'égalité permettent à des penseur·es, écrivain·es et théoricien·es viennent aborder des questions autour de l'égalité et de l'inclusivité (handicap, LGBTQIA+, racisme....), les artistes exposés abordent des sujets d'actualité. En résumé, l'exposition Portraits de l'époque de la dictature s'inscrit dans la logique de la programmation culturelle de la faculté : faire entendre les voix d'ici et d'ailleurs, informer, sensibiliser, inviter à la réflexion.

Pour conclure, au moyen de portraits autant textuels que photographiques, Anna Neizvestnova nous plonge dans une réalité que l'on imagine bien trop souvent lointaine, une réalité que l'on espérait historique. La simplicité des témoignages, dont se dégage une froide banalité, marque un décalage aussi efficace que perturbant.

Comme évoqué précédemment, les personnes dont l'artiste nous fait le portrait semblent s'être adaptées ; la dictature prend ici presque forme d'évidence, une force supérieure dont la seule échappatoire serait la migration.

Seulement, l'accrochage nous rappelle combien la migration est difficile. Peu y songent, tant cette solution semble risquée. En effet, il y a la famille, la peur du voyage ou même l'impossibilité financière de partir.

L'artiste nous confronte ici savamment à nos propres idéaux : serait-ce si simple de changer de pays ? Refaire sa vie ? Trouver du travail, ou bien simplement vivre ailleurs ?

Certaines personnes espèrent pouvoir un jour voir les choses changer. Paradoxalement, dans une dictature telle que celle dépeinte par l'artiste, agir pour changer les choses paraît être un risque inconscient.

Ces portraits, dont on comprend désormais l'obligation anonyme, résonnent au sein de la bibliothèque universitaire. Tout mode de communication peut être ciblé par la censure des régimes autoritaires. Penser une exposition traitant de cette dernière dans un espace de partage et de diversité qu'est une bibliothèque en amplifie la portée.

Hélène Kintz  
Malo Kerharo  
Louisa Prodhomme